75

L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE N° 47. 15 MAI 1866.

POLÉMIQUE SPIRITE

LE SPIRITISME EST-IL CONCILIABLE AVEC LE CATHOLICISME?

Suite et fin (1).

Le *Livre des Esprits* ne donne que l'analyse succincte, le sens rationnel de chaque chose, car, s'il voulait donner l'explication bien détaillée et bien définie de chaque mot, il lui faudrait des centaines de volumes. Au contraire, les diverses publications traitant de spiritisme, organes sérieux de la philosophie, peuvent, article par article, et surtout au fur et à mesure que la nécessité en est démontrée ou que le progrès moral le réclame, expliquer et définir le tout aussi complètement que possible.

Lisez, monsieur l'anonyme, étudiez sérieusement ces publications, et nous pouvons vous garantir que vous ne serez plus aussi sceptique à l'adresse de nos croyances, aussi partial dans vos jugements ; lisez entre autres *l'Avenir*, n°s du 17 et du 27 octobre 1864, vous y trouverez le passage suivant :

« Ecoutez plutôt ce que dit, ce que démontre aux négateurs du péché originel, Mgr de Montal, évêque de Chartres : « *Puisque l'Eglise ne nous défend pas de croire à la pré-*

(1) Voir numéro 46, pages 217 et suiv.

» *existence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se*
» *passer dans le lointain des âges, entre des intelligences?* »

Etudiez donc, et si avant peu vous ne vous déclarez spirites, le doute sur ce que nous avançons vous aura, du moins, conduit à une étude plus sérieuse et, sans parti pris, enfin, à la recherche de la vérité.

Ne faites pas comme le clergé du temps de Galilée; ne niez pas parce que ce qui est avancé vous contrarie, ou parce que la science nouvelle prouve que vous êtes aussi faillibles que vos frères; ne niez pas, parce que vous seriez forcé, comme vos devanciers, de vous avouer vaincu et de reconnaître la réalité et l'exactitude des faits que nous affirmons.

Vous écrivez, avec force citations, cinq ou six pages sur la réincarnation, tout comme le R. P. Nampon, de la Compagnie de Jésus; et, ni vous, ni lui, n'avez assez de force de logique pour combattre efficacement nos arguments. Vous principalement, cher contradicteur, vous jouez largement avec l'interprétation de ces mots : « Renaître d'eau et d'esprit, » et « les flammes éternelles. »

A l'un et à l'autre, en dehors des recommandations que nous avons déjà pris la liberté de faire, de lire et étudier sérieusement ces questions qui paraissent si ardues, nous croyons être fondé à dire : « *Le spiritisme est la vérité* » et n'est autre chose que le *christianisme* revenu à son essence première, pure et naturelle; et cette vérité est d'autant plus grande que la négation de vos *flammes éternelles* et de vos prétendus *démons* ne peut être exprimée plus énergiquement que dans ces mots trop oubliés par votre école : « *C'est une chose bonne et agréable à Dieu* » *notre Sauveur qui veut que tous les hommes soient sau-* » *vés et arrivent à la connaissance de la vérité.* » (Timoth. II. 1, 3, 4.) Y a-t-il dans cette déclaration l'ombre d'un

doute, d'une restriction, d'une équivoque? Allons, Messieurs, tâchez de réfuter cette phrase si simple, mais si pleine de la céleste clémence qui « veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité. »

Par quelle subtilité parviendrez-vous à nier cette clémence? Comment arriverez-vous à nous faire croire que dans cette déclaration de l'apôtre ne se trouve pas magistralement écrite la condamnation absolue de vos flammes éternelles et de vos démons? Comment ferez-vous pour expliquer l'impossibilité de l'exécution de cette volonté divine qui veut que tous les hommes arrivent à la connaissance de la vérité et soient sauvés, à moins de rejeter systématiquement la solution la plus logique, la seule rationnelle: le principe sublime de la réincarnation dont ce qui précède est la plus éclatante justification? Comment ferez-vous enfin, pour expliquer et justifier l'existence de ce Dieu que vous nous opposez et que vous faites cruel, vindicatif, haineux, capricieux et souvent rempli de vengeance et de fureur, alors que celui que nous adorons est la miséricorde même et « veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité! »

Or, cette connaissance de la vérité est-elle possible avec une seule existence?

Ah! songez donc que si le père terrestre, le plus cruellement offensé par son enfant, peut lui pardonner, il n'est pas rationnel que le Dieu de justice et de miséricorde soit inférieur à sa créature lorsqu'il s'agit de clémence et de pardon.

Et comment tous les hommes pourraient-ils être sauvés et arriver à la connaissance de la vérité, si ces mots du Christ à Nicodème: « Il faut renaître d'eau et d'esprit, » ne se rapportent pas à la réincarnation?

Du reste, cette même réincarnation que vous qualifiez si gratuitement d'absurde et d'idolâtre (page 2), n'est-elle pas

bien expliquée et justifiée (peut-être involontairement) par le docteur Godart, dans son livre de *la physique de l'âme humaine,* édition de 1755, page 359, dans le passage même que vous avez reproduit pour le tourner contre nous :

« On peut donc considérer l'homme mourant comme un insecte qui se mue et dont la transformation est aidée par la lumière céleste et par le feu dévorant Nous sommes chenilles dans cette vie, nous serons papillons dans l'autre. La résurrection développera des germes renfermés dans chaque organe, d'où résultera une modification accompagnée de nouveaux rapports, et ces deux transformations réunies, donneront des phénomènes nouveaux car, « rien de ce que » tu sèmes ne prend vie, s'il ne meurt auparavant. » La mort est donc la mue de l'homme, la résurrection sa métamorphose, et ici, comme chez les insectes, la transformation est parfaite ou imparfaite ; elle est parfaite pour les bienheureux, inparfaite pour les malheureux. »

Est-il possible de mieux définir la réincarnation? Peut-on donner une figure plus claire de ce qui se passe dans l'autre vie?

Oui, la mort est la mue de l'homme et, comme pour la chenille, elle est l'aide nécessaire pour une véritable transformation ; oui, cette transformation doit à son tour être aidée par la lumière céleste et le feu dévorant, c'est-à-dire, par les enseignements des bons Esprits, ministres des volontés suprêmes et par le remords cuisant et le repentir amer des fautes passées. Si les uns se transforment en *brillants papillon* , c'est qu'ils ont su, de l'autre côté, profiter de ce qu'ils avaient appris précédemment, augmenté des nouvelles instructions reçues par eux dans leur existence éthérée; ils ont su, en un mot, progresser moralement et spirituellement, et se trouvent alors récompensés par leur avancement dans la bonne voie. Ceux, au contraire, pour lesquels la transformation, la *mue* est imparfaite et les fait rester *chenilles,* sont les hommes endurcis dans le mal, et

plus ou moins mauvais et pervertis. Ils devront ainsi recommencer leur vie de travail et de perfectionnement sur la terre, jusqu'à ce que, de transformation en transformation, ils se soient eux aussi dépouillés de toutes leurs imperfections et, arrivés enfin à la « connaissance de la vérité, » ils aient mérité à leur tour de revêtir l'enveloppe éthérée qui caractérise les Esprits bienheureux. C'est ainsi que le progrès marche, pas à pas, et non d'un saut; c'est ainsi que chaque *mue* ou transformation développe des germes qui attendaient leur tour; c'est ainsi enfin que deux transformations successives donnent des phénomènes nouveaux, car « rien de ce que tu sèmes ne prend vie, s'il ne meurt auparavant, » ce qui signifie que les instructions données dans l'erraticité par les bons Esprits n'ont réellement pris racine que lorsque après une nouvelle existence plus ou moins bien employée, l'âme ou Esprit comprenant mieux la valeur et l'importance de ces enseignements, prend une résolution sérieuse, inébranlable de ne pas les négliger mais de les mettre en pratique dans toutes ses actions.

Un de nos plus fougueux adversaires, le P. Nampon, ne va-t-il pas, du reste, jusqu'à nous accuser d'avoir nous-mêmes inventé les flammes de l'Enfer? Ecoutez-le plutôt:

« Ce n'est que pour démolir nos dogmes que le spiritisme, pour soutenir sa thèse, place dans nos écrits et nos enseignements la *matérialité* des feux de l'Enfer, etc., etc. » N'est-ce pas là votre propre condamnation et ne doit-on pas en conclure que vos flammes matérielles n'existent pas, puisque ce ne sont que des *rêveries* de ces fous spirites!

Il est vrai que le P. Nampon, ne se souvenant plus de cette déclaration, écrit à la fin de sa brochure: « Et nous préserverons les victimes de ces lamentables illusions d'une foule de déceptions dans la vie présente, et des *flammes éternelles* de l'éternité malheureuse; » mais ces contradic-

tions de sa plume ne sauraient nous étonner, tant nos adversaires cléricaux nous y ont, depuis quelque temps, habitués.

Le révérend père va plus loin : d'après lui, ce sont encore les rêveries spirites qui placent parmi les dogmes catholiques, avec la matérialité des feux de l'Enfer, « *la corne du diable, et la pomme qui a perdu le genre humain* » ce qui n'est, prétend-il, autre chose que le rationalisme contemporain, se servant des rêveries de la métempsycose pour démolir les susdits dogmes.

Au sujet du libre-arbitre, voici ce que nous trouvons dans la brochure que nous examinons ; nos lecteurs n'auront pas besoin de plus amples explications; ils trouveront ci-dessous l'effigie et le revers d'une bien curieuse médaille :

Page 29

« Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît et laisse s'endurcir qui il lui plaît. »

—

« Personne ne sort de l'abîme où l'a plongé la chute d'Adam, par le moyen du libre-arbitre, mais par la grâce de Dieu. »

—

« Personne n'use bien du libre-arbitre que par la grâce de Jésus-Christ. »

—

« Dieu opère tellement dans le cœur des hommes et même dans le libre-arbitre que, sans lui, ils ne pouvaient rien faire de bon...... »

Page 32

« Du reste, dire que le corps est *façonné sur l'âme* et que l'homme a été créé avec des prédispositions inégales pour le mal, c'est « nier le libre-arbitre » et admettre la « fatalité, » c'est baser ses arguments sur le système du phrénologiste Gall.

» L'homme en venant sur la terre, c'est-à-dire son âme a été créée « innocente et libre, » sans autre prédisposition au mal que celle qui lui vient de la première tache originelle *(ce n'est donc plus une invention des spirites)* ? et vous voudriez en faire un esclave et un jouet des ressorts de son organisme? Non; et si, plus tard, cette âme se déprave, cela tient uniquement à son *libre-arbitre*. »

Voyons donc, Messieurs, où est-il le libre-arbitre? Est-il à droite? est-il à gauche?

Enfin, permettez-nous de prendre encore dans votre brochure les lignes suivantes (page 29):

« L'homme *ne sait* s'il est digne d'amour ou de haine; (Eccl. IX, 1.)

» Qui peut dire: Mon cœur *est pur,* je suis exempt de péché? (Prov. XX, 9.)

» Pas un seul n'est juste; il n'est pas un homme qui comprenne, il n'en est pas qui cherche Dieu. *Tous ont dévié,* tous sont devenus inutiles; il n'en est pas qui fassent le bien, il n'en est pas même un seul. (Rom III, 10, 11, 12.) »

Et comme complément :

« Où est l'homme, en effet, qui peut se rendre à lui-même le témoignage de n'avoir jamais été injuste, ni dans ses actions, ni dans ses discours. »

Et voilà pourquoi les spirites, tout en ne sachant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, n'ont aujourd'hui qu'un but : chercher à obtenir cet amour et éloigner toujours plus la haine, car ils doivent dire individuellement : « Mon cœur est-il réellement pur? suis-je exempt de péché? » et ils auront d'autant plus raison de parler ainsi que « pas un seul n'est juste; que pas un homme n'a compris Dieu; que tous ont dévié; que tous sont devenus inutiles, qu'il n'en est pas qui fassent le bien, qu'il n'en est pas même un seul. »

Sont-ils donc blâmables ces hommes qui cherchent à mieux comprendre Dieu? Sont-ils coupables de chercher à ne plus dévier? Font-ils mal en cherchant à faire le bien?

Oh! c'est au cœur de tous que nous faisons appel; c'est à nos adversaires mêmes que nous demandons: « Sommes-nous, avec une doctrine comme celle que nous cherchons à suivre, et que nous prêchons ainsi, des *répouvés,* des *pervertis,* des *misérables?* Sommes-nous les négateurs de

Dieu en faisant comprendre et admirer sa *grandeur* et sa *puissance*, sa *justice*, sa *sévérité* et sa *clémence ?*

Oh! laissez-nous notre foi, car beaucoup d'entre nous sont revenus à Dieu par le spiritisme ; car beaucoup d'entre nous qui le niaient, l'adorent aujourd'hui ; car depuis qu'ils sont spirites, beaucoup ont résisté à bien des tentations ; car, tous, nous ne voulons qu'*amour et charité*.

N'interprétons donc plus en mal les pensées et les actions de nos frères, parce qu'elles sont contraires à nos pensées et à nos actions; car nous savons tous « qu'il y a plusieurs demeures,» dans le royaume de Dieu et que chacun ira habiter celle que ses vertus lui auront méritée. Soyons charitables les uns pour les autres, aimons-nous malgré la divergence momentanée de nos pensées, de nos idées ; malgré la divergence dans notre manière d'aimer et d'adorer Dieu; car que demande-t-il, ce Père céleste? Le cœur de ses enfants. Donnons-le lui tout entier. Voilà ce qu'il désire.

Soyez donc chrétiens à votre manière, nous n'y trouverons rien à redire ; mais, de grâce, laissez-nous aussi le droit de nous qualifier tels, quoique spirites et surtout, parce que nous sommes spirites ; n'est-il pas écrit encore dans votre brochure (page 29): « C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît. » (Phil. II, 13.)

C'est donc Dieu qui a fait, fait et veut le spiritisme, et cela, probablement, dans des vues qui nous sont inconnues. mais, dans tous les cas, pour l'amélioration toujours progressive de l'humanité.

Adorons donc ses décrets et, après avoir dit que tout se fait par lui et que rien ne peut être fait sans son bon plaisir, ne blasphémons plus les uns contre les autres.

Nul spirite ne méconnaît le Christ : tous, au contraire, le vénèrent, et la nouvelle philosophie ne fait qu'enseigner et développer les sublimes engagements du divin Crucifié.

Laissons donc de côté toutes les questions secondaires et accessoires soulevées dans votre écrit; nous croyons en avoir dit assez pour nous laver du très noir vernis dont votre pinceau a voulu nous couvrir.

Nous ne pourrons désormais continuer cette polémique avec vous que lorsque vous aurez étudié plus sérieusement et surtout avec d'autres Esprits la philosophie qui réjouit nos âmes.

LÉON DE FÉNÉTRANGE.

COMMENT JE COMPRENDS DIEU

Tours, le 13 mai 1866.

Monsieur le Directeur,

Fidèle à la promesse que je vous ai faite dans ma dernière lettre, je vais expliquer, autant que faire se peut, comment je comprends Dieu.

« Dieu, selon moi, est un être individuel, unique, infini-
« ment puissant, possédant en un mot toutes les qualités de
» l'infini. »

Je dis individuel, car je ne comprends pas une parfaite intelligence en dehors d'une individualité ; infiniment puissant, parce qu'il n'existe rien de réel dont Dieu ne soit pas le créateur. En effet, si Dieu n'avait pas tout créé, quelque chose existerait sans lui, serait indépendant de sa volonté, et lui ferait perdre son omnipotence. Je pourrais aussi facilement détruire tous ses autres attributs et j'arriverais ainsi à la négation d'un être suprême.

Je dis quelque chose de réel, parce que je n'admets pas, comme logique, la raison que certains donnent, et par laquelle ils croient ne pas devoir reconnaître à Dieu sa toute-puissance, disant que Dieu ne pouvait pas ne pas être : ceci

est évident, puisqu'il est éternel, et que par ce même attribut, il ne doit pas se détruire. Peut-on accuser un être d'impuissance parce qu'il ne fait pas qu'une chose soit et ne soit pas tout à la fois; être et ne pas être, pour le même objet, serait une raison contraire à cette loi que Dieu a créée pour établir ce que nous appelons le positif. Sans elle, rien de vrai, rien de réel, rien de stable; c'est une loi éternelle qui ne doit pas être détruite, car elle ne peut pas encore être éternelle et ne pas l'être tout ensemble.

Dieu est donc tout-puissant pour le positif, pour le vrai; quant au reste, d'après moi, cela ne doit même pas exister.

« Possédant toutes les qualités à l'infini »

En effet, un être tout-puissant doit être infiniment libre, et de ces deux attributs dérivent presque tous les autres.

Il doit être unique, car s'il avait un égal, il ne serait pas l'être suprême.

Il doit être infiniment parfait et bon, et par conséquent, nous aimer tous d'un amour égal. Éternel enfin, car s'il avait eu un commencement, ce qui l'aurait créé serait plus puissant que lui.

« Ayant, sur l'un des points de l'univers, un siége, un » foyer, duquel il répand ses rayons d'intelligence dans l'in- » finité de l'espace. »

Dieu, me dira-t-on, n'a pas un endroit où il est plus que dans un autre. Non; quant à son intelligence, mais elle a un point duquel nous devons toujours tendre à nous approcher, et en effet si Dieu remplissait l'espace de son être réel, nous n'aurions pas besoin de quitter cette terre pour nous rapprocher de lui, puisque nous en serions partout également près.

Je sais bien que certains diront : Dieu étant infini ne peut pas avoir un centre. Parfaitement; mais je comprends l'infini en Dieu dans ses attributs, tels que son pouvoir et son

libre arbitre, qui sont sans borne; mais, nous sommes bien obligés d'admettre pour Dieu, un être d'une forme quelconque, pour si petit ou si subtil qu'il soit, un être qui forme le cœur de la divinité, si je puis m'exprimer ainsi.

Les rayons de soleil qui arrivent jusqu'à nous, qui nous réchauffent et nous éclairent, ont un point de départ; pouvons-nous dire que le soleil est également de son être réel, auprès de nous, comme dans l'intérieur de sa planète ? Évidemment non; il est près de nous par sa chaleur et son éclat. Admettons pour un instant que ses rayons lumineux soient intelligents, le siége de cette intelligence sera le soleil; et de là, il nous est facile de nous faire une idée de Dieu. Si on me demande quel est l'endroit que le divin foyer occupe, je répondrai que Dieu était libre de choisir le point de l'espace qui lui convenait, et que de là, il n'en est pas moins partout par son intelligence.

L'être suprême, Dieu proprement dit, occupe dans l'univers, les régions les plus élevées; il est entouré d'une atmosphère éthérée, d'un fluide émanant de lui-même, qui se répand dans tout l'espace, transmettant ainsi l'intelligence, la clairvoyance divine, dans les endroits les plus obscurs; les corps les plus opaques sont aussi transparents pour lui que le cristal l'est à nos yeux. C'est ce qui a fait dire au roi David : « J'ai dit : peut-être les ténèbres me cacheront-elles; » mais les ténèbres n'ont aucune obscurité pour lui. La nuit » la plus profonde est à ses yeux comme le jour le plus brillant. » C'est ainsi que je comprends son immensité.

C'est à une partie de ce fluide, comme je l'ai dit dans ma lettre du 8 janvier, que Dieu a fait subir différentes condensations pour former les premières molécules de la matière.

Il répugne à beaucoup de personnes de reconnaître à Dieu un siége particulier, ils aiment mieux dire que Dieu est le

grand tout. Si Dieu est tout, le reste n'est rien, les minéraux, les végétaux, les animaux sont Dieu, nous sommes tous Dieu, jusqu'à la matière la plus grossière; le panthéisme n'en dit pas davantage.

En suivant cette théorie, je me verrais forcé de retourner la phrase, et de dire: que Dieu est le grand rien, puisque d'après ce système, je ne pourrais pas admettre son existence.

Peut-être ne suis-je pas complètement dans le vrai: Bien présomptueux serait quiconque prétendrait posséder seul la vérité. Aussi je crois que toutes ces différences de systèmes qui existent parmi nous, doivent être livrées à une discussion raisonnée pour que la vérité se fasse jour, et qu'il en sorte une croyance vraie et unique pour tous.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

RÉGIMONT.

Correspondance

—

Marseille, le 1er mai 1866.

Monsieur et cher frère spirite,

Je vous adresse encore le récit de deux petites manifestations d'outre-tombe, dont je puis vous garantir l'authenticité et qui ne me semblent pas inutiles pour l'histoire du spiritisme. Elles datent de 1854. La première a eu lieu à Marseille; la deuxième, en pleine mer, dans le trajet de la Havane à Gênes:

Mademoiselle R..., âgée de 26 ans, blanchisseuse, avait un amant de qui elle tenait deux filles, une âgée de dix-huit mois, l'autre de trois ans environ. Son amant voulait bien

l'épouser, mais il attendait toujours d'être guéri d'une maladie incurable qui le conduisit lentement dans la tombe. Environ six mois avant la mort de son amant, R... fut demandée en mariage par un homme veuf qui lui promettait une assez belle position; avant de donner sa parole, R... voulut demander les conseils de son amant, qui la menaça de lui brûler la cervelle et de se la brûler ensuite lui-même, si elle se mariait avec un autre que lui. Effrayée de cette menace, R... refusa les propositions qui lui étaient faites.

Environ cinq mois après, le malade se mit au lit et n'en sortit que pour aller habiter chez les morts.

La veille du jour où il rendit le dernier soupir, il fit appeler R... et exigea d'elle la promesse qu'elle ne se marierait jamais; celle-ci la fit, et après avoir passé quelques heures au chevet du malade, se retira chez elle, vers huit heures du soir, en lui promettant de venir le voir le lendemain matin. Mais l'homme propose et Dieu dispose! Elle ne devait plus le revoir ici-bas.

Dans le courant de la nuit, R... fut très-agitée, elle ne dormit presque pas; il lui semblait entendre marcher à grands pas dans sa chambre et même voir un fantôme voltiger près de son lit. Le lendemain matin, elle apprit que son amant était mort vers minuit.

Quelques mois s'étaient passés lorsque R..., reçut la visite de la personne qui lui avait proposé son mariage avec l'homme dont nous avons parlé. Apprenant que, maintenant, elle était libre, il lui faisait renouveler sa proposition. Cette fois, R... n'avait qu'à se consulter elle-même; elle demanda trois jours avant de faire une réponse.

La nuit suivante, elle réfléchissait dans son lit à sa triste position et à celle de ses enfants, elle se dit *mentalement* que puisque une bonne occasion se présentait pour elle d'en sortir, c'était son devoir d'en profiter. Au même moment,

un grand coup de poing lui fut donné dans le dos. Aussitôt elle alluma la bougie afin de bien examiner si elle ne s'était pas frappée à quelque objet se trouvant, par hasard, sur le lit, mais elle ne vit rien.

La deuxième nuit, elle réfléchissait encore tout émue à la réponse qui allait décider de son sort et de celui de ses enfants, et elle se promettait de répondre affirmativement, quand, cette fois, ce ne fut plus un coup de poing, mais un vigoureux soufflet qui lui fut appliqué sur la joue droite, et appliqué avec une telle force que, le lendemain matin, les traces en étaient encore très visibles.

R... crut comprendre d'où partaient ces témoignages irrécusables de mécontentement et, au préjudice de tous ses intérêts, refusa de se marier. Depuis elle n'a plus eu de manifestations.

Mademoiselle Henriette, âgée de dix-huit ans, s'était embarquée à la Havane pour Gênes, sur un bateau à vapeur à bord duquel on ne parlait que l'espagnol et l'anglais. Le commandant seul parlait un peu l'italien.

Le 6 janvier 1851, vers 2 heures du matin, Mlle Henriette, ne pouvant dormir, quitta sa cabine et monta sur le pont pour y respirer plus librement l'air pur et, en même temps, contempler le ciel sans nuages et la mer sans horizon. Arrivée devant la barre du cabestan, elle s'y appuya; au même moment, elle entendit une voix l'appeler en bon français : « Henriette, Henriette. » Surprise de s'entendre appeler dans sa langue, sur un navire où personne qu'elle ne la parlait, elle se retourna pour voir d'où partait la voix, mais elle ne vit que le commandant nonchalamment occupé à fumer un cigare; elle s'approcha de lui et lui demanda en italien s'il l'avait appelée ; le commandant répondit que non.

Mlle Henriette retourne à la barre de cabestan, s'y appuie

de nouveau toute préoccupée de cette voix dont le timbre ne lui semblait pas inconnu et cherchant vainement à se rappeler où elle avait pu l'entendre. Tout-à-coup elle est appelée de nouveau : « Henriette, Henriette » Croyant alors à une mystification de la part de quelque personne du bord, elle quitte sa place et redescend dans sa cabine pour se coucher de nouveau. Mais à peine est-elle arrivée devant son lit que la voix lui dit : « Décidément, Henriette, tu ne veux pas me reconnaitre. » Elle se retourne aussitôt et voit debout, à côté d'elle, son grand père-maternel. Au mouvement qu'el e fit, causé par la surprise et la frayeur, le grand-père disparut.

Deux jours après, le navire arrivait à Gènes, et Mlle Henriette trouvait dans cette ville une dépêche télégraphique lui annonçant que son grand-père était mort le 6 janvier, à 2 heures après minuit.

Agréez, etc.

CHAVAUX,
D. M. P.

P. S. Cette demoiselle Henriette est la somnambule que j'ai désignée par la lettre *H,* dans ma lettre du 12 avril dernier et qui a été insérée dans le N° 44 de l'*Union.* Elle demeure à Marseille, rue de la Loubière, 56, chez Mme Léonidas, phrénologiste. Je suis heureux d'avoir obtenu d'elles l'autorisation de les désigner par leurs noms.

PROPAGATION DU SPIRITISME

LE SPIRITISME A HAMMONTON, PHILADELPHIE, PROVIDENCE ET BOSTON.

Je quittai, il y a quelques semaines Cincinnati, en compagnie de ma femme et de notre frère M. J. G. Fish, dans le

but de visiter Hammonton et les autres villes qui sont à l'est. Je profite aujourd'hui de quelques loisirs pour vous décrire mes impressions sur la marche du spiritisme, tout en vous parlant de nombreux spirites avec lesquels j'ai eu le plaisir de faire connaissance.

A Hammonton, première ville de mon voyage, le nombre de ceux qui croient à la nouvelle doctrine révélée par les Esprits est de beaucoup supérieur aux adeptes de tout autre religion. Une conséquence de ce fait, c'est que les rapports des habitants entre eux, sont aussi purs que l'air qu'ils respirent. Ils ont une société parfaitement organisée qui se réunit chaque dimanche, matin et soir, afin d'assister aux lectures édifiantes qui peuvent y être faites; ils possédent, en outre, pour les enfants, un lycée très bien tenu. La réunion de ces jeunes spirites a lieu le samedi, dans l'après-midi; ils viennent là écouter les leçons de sagesse que donnent leurs maîtres; des exercices variés savent distraire ces enfants, en mèlant l'utile à l'agréable. Non-seulement ils apprennent, mais ils aiment à apprendre. Ce sont les espérances de l'avenir que ce lycée de progrès renferme. Le docteur Howard en est le directeur; il est assisté dans sa tâche de messieurs et dames intelligents et instruits.

Mon séjour à Hammonton me permit de faire connaissance avec un grand nombre de spirites, et je puis dire que là, cette école est composée de gens dignes et intelligents. Ils savent porter avec honneur et énergie l'étendard du spiritisme ; leur devise est : Charité et respect pour tous, même pour ceux dont les opinions sont contraires aux nôtres (1). Pendant mon séjour parmi eux, ce fut M. Fish qui fit les lectures. Le comité de la société m'ayant prié de vouloir bien

(1) Le *Petit journal* a-t-il songé à ranger cela au nombre des crimes et folies du spiritisme ? — C. G.

me faire entendre, je me rendis à cet appel le dimanche suivant à la réunion du soir. J'adressai aussi quelques mots aux enfants qui fréquentent le lycée spirite, et j'ai pu lire sur leurs traits l'attention la plus soutenue. Je souhaite qu'ils retirent quelque bien du petit discours que je leur ai fait.

Les dames organisèrent un festival dans le but de réunir des fonds suffisants pour fairo construire une salle appartenant à la société. Ce festival fut nommé le Festival des pêches, à cause de la saison dans laquelle nous nous trouvions et des fruits qui abondaient cette année sur le marché de la ville. Les fêtes durèrent plusieurs jours. Musique vocale et instrumentale, danses, valses, comédies, discours, improvisations, tout fut mis en œuvre pour distraire les souscripteurs. La joie brillait sur tous les visages. Le résultat pécuniaire fut très satisfaisant.

Je pourrais ajouter beaucoup d'autres choses sur les spirites d'Hammonton, mais comme il me reste de nombreuses impressions à raconter à vos lecteurs, force m'est donc de les laisser en leur souhaitant tout le bonheur possible, et après les avoir remerciés de leur fraternelle hospitalité.

Je quittai Hammonton pour Philadelphie. Le comité des spirites de cette ville m'avait invité à venir leur donner quelques lectures. Le docteur Henry T. Child m'avait offert l'hospitalité, je me rendis donc à sa maison située dans le le quartier des Quakers. Que sa modestie me permette de dire ici que je ne connais pas de spirite plus sage, plus ferme et plus intelligent que lui. Je devais donner ma première lecture le dimanche soir dans la salle de la rue Samson. Le matin de ce même jour, accompagné du docteur, j'eus le plaisir d'assister à une conférence tenue par les spirites de cette ville. Il me fut ainsi permis de voir et d'entendre quelques orateurs éminents et de juger de la force de leur intelligence. Le sujet en discussion était : *De la vie et des meil-*

leurs moyens de vivre. Ce ne sont peut-être pas les mots mêmes, mais c'est au moins le sens. Les deux parties de ce thème furent admirablement développées ; l'intelligence ne fait pas défaut parmi les spirites de Philadelphie. Chaque orateur semblait armé de raisons soigneusement étudiées.

J'eus occasion de renouveler cette même observation dans une autre séance. Le sujet en discussion, ou plutôt en débat, car la séance fut un vrai débat, était : *Qu'est-ce que Dieu? Quels sont les meilleurs moyens de l'adorer ?* A ma place vous auriez conclu, comme moi, que chaque spirite de Philadelphie avait son Dieu et son adoration particulière; il n'y avait pas deux orateurs qui comprenaient Dieu de la même manière. Peut-être est-il convenable que chacun de nous comprenne Dieu à sa manière ! Qu'importe après tout, pourvu que les spirites suivent partout ce principe des principes : « Aimez-vous les uns les autres. » C'est par la pratique de cet aphorisme compréhensible à toutes les intelligences, que nous deviendrons bons et vertueux. Je n'ose pas dire que les spirites de Philadelphie ne pratiquent pas la loi d'amour : j'ignore leur manière de faire à ce sujet, mais je dis que cette séance me laissa une mauvaise impression sur la manière dont ils paraissent la pratiquer. Ce reproche ne saurait s'adresser à tous, car je connais d'excellents adeptes de la doctrine à Philadelphie. Ai-je besoin de nommer MM. Child, Dyott, Osborn, Remi Prera, leur président et beaucoup d'autres.

Le soir où je leur adressai la parole, la réunion se composait de trois à quatre cents spirites. Je reste leur obligé pour la réception chaleureuse qu'ils m'ont faite. J'espère être à même de mieux juger plus tard les spirites de Philadelphie.

De cette ville nous partîmes pour la Nouvelle-Angleterre et nous arrivâmes sains et saufs à Providence. J'avais reçu

une invitation pour le dimanche suivant. Or, nous faisions notre entrée le samedi matin dans cette belle ville des montagnes. Notre frère, M. L. K. Joslin, nous attendait avec impatience. Le lendemain, dans l'après-midi, je fis une lecture dans la salle Pratt, devant une société nombreuse et très bien composée. En peu de temps j'eus gagné la sympathie de mes auditeurs, si j'en crois un sentiment intérieur.

Les spirites de Providence appartiennent à la haute société de cette ville, soit comme richesse, soit comme position sociale. L'impression profonde qu'ils m'ont laissée est qu'ils s'aiment les uns les autres ; ils rappellent par leur conduite les chrétiens de la primitive église. Notre frère, M. Fish, m'avait déjà dit que les spirites de Providence avaient une réputation dignement méritée. Je suis heureux de ratifier personnellement son opinion sur eux.

Leur société, bien organisée et bien dirigée, a fondé un lycée spirite pour les enfants, dans des conditions qui font bien présager de son avenir et de ses succès. Je n'ai pu visiter cette institution si intéressante. La salle Pratt, où la société tient ses séances, est l'une des plus belles et des mieux disposées que j'aie rencontrées dans mes pérégrinations. Il est une chose principalement sur laquelle je ne saurais trop féliciter les spirites de Providence, c'est l'excellence de leur musique et la mélodie des morceaux qu'on entend à leurs réunions. Je ne puis en dire autant des autres sociétés. La musique est un élément nécessaire à la prière de l'âme. Je voudrais entendre une bonne musique dans les sociétés où je suis appelé ; elle apporte satisfaction aux spectateurs, à l'orateur, à toute la réunion ; elle est profitable à l'harmonie de l'ensemble, aux rapports du peuple avec Dieu. Je conserve un excellent souvenir des spirites de Providence. MM. Joslin, Mowry, Foster, Towne et beaucoup d'autres qu'il est

inutile de nommer, ont su gagner une bonne place dans mes affections.

Je ne pouvais quitter Providence sans visiter Boston ; c'est de là qu'est parti mon père quand il vint habiter Cincinnati. Parlerai-je du spiritisme à Boston, quand il a un organe aussi répandu que le *Banner of Ligth!* Nos frères, MM. Luther Colby, Crowel, Wilson, les docteurs Child, Uriah Clark, directeur de la maison de santé de la rue Chouncy, savent honorer la croyance spirite. Ce dernier a publié, sur la doctrine, un des meilleurs ouvrages qu'on lise en Amérique. Son *simple guide en spiritisme* dénote un travailleur infatigable, un rare observateur. Je suis parti avec le regret de n'avoir pu rencontrer notre autre frère le docteur Gardner; mais je ne pouvais rester plus d'un jour à Boston.

Votre ville est un foyer précieux de lumières pour notre belle doctrine. L'intelligence, la sagesse et la fraternité y marchent de front. Je suis heureux de savoir que beaucoup d'autres villes suivent nos traces.

A. G. W. C.

Cincinnati, le 1er septembre 1865.

(Extrait du *Banner of Ligth.*)

Traduction de C. Guérin.



Faits spirites

MOLESTATIONS

Si la critique se permet de donner un démenti à des témoins honorables qui tous ont vu les événements que je viens de raconter (molestations spirites exercées sur un jeune enfant)

(1), si elle ne craint pas de les tourner en ridicule, puis-je espérer être à l'abri des plaisanteries, lorsqu'on aura lu ce qui m'est arrivé dans la nuit du lundi au mardi du 25 juin 1764, à une heure et demie après minuit?

Toutes les railleries des sceptiques ne sauraient me faire mettre la lumière sous le boisseau, ni faire tort à la divine Providence qui a eu ses profonds desseins en permettant les molestations de cette nuit fatale, bien que, par son infinie miséricorde, ma personne n'ait eu nullement à en souffrir. J'ai quelque connaissance de la critique, et je n'aurais pas osé avancer ce fait (que nul du reste n'est obligé de croire) comme preuve de mes propositions précédentes; je me serais bien gardé de le publier, si les témoins qui ont vu le matin les suites de mes souffrances de la nuit ne l'avaient mal raconté, comme c'est au reste l'habitude. Voilà ce qui m'engage à décrire avec sincérité tout ce dont j'ai été témoin.

D'abord avant d'entrer dans la déscription du phénomène, il est nécessaire, pour l'intelligence des événements de savoir que, malgré mes études théologiques nécessaires à la charge qui m'incombe, je n'ai pas négligé les recherches philosophiques qui joignent l'utile à l'agréable (2). Comme j'avais alors quelques autres sujets à traiter, ma machine électrique était complétement démontée et les morceaux en étaient répandus çà et là dans ma chambre.

Le soir du 25 juin, après avoir lu quelques passages de

---

(1) Voir l'*Union spirite*, tome IV, pages 162 et suivantes.

(2) Le Père Athanase Cavalli, professeur de théologie au couvent des Carmes de Turin, était versé dans l'étude des sciences naturelles. Les phénomènes électriques avaient attiré son attention, ses conférences avec le célèbre Père Beccaria sur l'électricité sont connues des physiciens. Il avait élevé au-dessus de sa chambre le paratonnerre de Franklin, et sa machine électrique était toujours au pied de son lit.

Saint Hilaire, je me mis au lit. Il était une heure après minuit, et le sommeil ne m'avait pas encore gagné quand, à la demie sonnant, je sentis la roue de la machine tourner avec force et vitesse. Je levai la tête, et comme mes instruments de physique étaient près de mon lit, j'avançai la main en bas et en haut, de côté et d'autre pour savoir s'il n'y avait pas quelque farceur qui voulut rire à mes dépens. Je ne touchai personne; seulement, la roue de la machine me frappa fortement les doigts de la main, ce qui me la fit retirer aussitôt. Me lever, m'asseoir sur mon lit, regarder fixement dans toute la chambre fut l'affaire d'un instant, mais je ne vis personne, bien que la fenêtre ouverte me donnât assez de lumière pour distinguer celui qui aurait pu se trouver dans la chambre. Je remarque cependant que la machine tourne toujours avec force et qu'elle donne des étincelles électriques jusqu'à l'extrémité de la chaîne qui se termine près du mur. Après un examen attentif et des pourparlers intérieurs qui ne m'apportaient nulle explication du phénomène, je me rappelai que la nuit précédente, j'avais entendu la roue tourner. J'en avais même parlé à un de mes amis le Père Pansopi, et je lui avais dit, moitié riant, moitié plaisant que je considérais cela comme un jeu de mon imagination. En ce moment, ce souvenir me revint, et ne voyant, ne sentant personne, ne trouvant aucune cause naturelle pour expliquer ce que je voyais et sentais (le lecteur s'imaginera parfaitement tout le chemin que fit mon esprit dans un instant!) la terreur me saisit, puis le dédain et la colere, et j'insultai le démon, faisant peu de cas de tout ce qu'il pourrait faire; mais avec la réflexion, je redoutai qu'il ne me jouât quelque mauvais tour, je pris de l'eau bénite, fis quelques aspersions, et plein de confiance en Dieu lui commandai avec force. Incontinent tout mouvement cessa. Je tombai comme mort sur mon lit. A quatre heures

et demie un écolier vint comme d'habitude pour me réveiller. — Ouvre la porte, lui dis-je, et tâche d'entrer dans ma chambre, mais il ne put. Après plusieurs essais il parvint cependant à pénétrer chez moi; mais en ouvrant la porte, une boîte dans laquelle je mets de la colle et dont je me sers pour empècher que personne ne pénètre dans ma chambre tombe avec fracas. Au bruit, je me levai pâle et tremblant. Que vois-je? que voyons-nous? Tous mes livres épars dans ma chambre et formant un magnifique pentagone comme on s'en sert pour les fortifications. Je veux m'habilller, je ne retrouve pas mes vêtements. Mes culottes sont étendues en forme de pavillon au dessus de mon chevet de lit, un côté soutenu par un morceau de toile, le reste appuyé verticalement contre un morceau de bois. Mes autres effets, que j'avais jetés la veille, suivant ma coutume, sur les montants de la machine, ont disparu, mais à leur place la machine est installée avec toutes ses pièces. L'écolier a beau chercher çà et là, il ne trouve rien. Enfin pour pouvoir me lever, je lui donne la clef de l'armoire, afin qu'il me donne un habit que j'avais renfermé quelques jours auparavant. Il ouvre l'armoire et nous voyons l'habit étendu comme mes culottes. C'était une trop belle preuve, je le prie de le laisser ainsi, afin que d'autres le voient, et l'engage à chercher mon habit noir qu'il retrouve enfin par terre, tout ployé sous mille papiers divers. Je me lève, aussitôt le bruit de ces événements se répand dans le couvent. Beaucoup de religieux viennent voir, et sortent stupéfaits. Pendant ce temps, je recherche ce qui me manque encore et je trouve au pied de mon lit, au milieu d'une couverture qui était sous un coffre, mon scapulaire roulé sous forme cylindrique. Sur la fenêtre, dans une petite boite, où il y avait eu du sel dont je m'étais servi pour faire de la glace artificielle, je retrouve mon capuchon soigneusement plié; au-dessus était le manche

d'une sphère électrique; sur ce manche, placé perpendiculairement, un cornet plein de colle; sur le cornet un morceau de papier, et sur le morceau de papier, une paire de ciseaux ouverts et en parfait équilibre.

Voici le fait, voilà les principaux phénomènes que plusieurs ont examiné avec attention. Ceux qui daigneront m'accorder un peu de confiance, seront persuadés que je leur ai dit la pure vérité.

(Extrait des *Apparitions et des Opérations des Esprits*, par le Père Athanase Cavalli.)

Traduction de C. Guérin.

Bordeaux. — Imprimerie A.-R. Chaynes, cours d'Aquitaine, 57.